

crut sentir un léger battement. Elle dénoua la cravate, ouvrit la chemise et parvint à introduire entre les dents serrées quelques gouttes d'un cordial dont elle portait toujours un flacon sur elle dans ses courses, en cas d'accident. Mais le blessé ne fit pas un mouvement et Margaret pensa que le plus pressé était d'aller appeler du secours. Elle se remit en selle et, flattant l'encolure de sa jument, lui disant d'une voix douce les mots dont l'intelligente bête avait l'habitude et qu'elle entendait parfaitement, Margaret se dirigea à une allure aussi vive que possible, vers le campement, maintenant peu éloigné, où se tenaient les serviteurs cafres avec les troupeaux que son grand-père l'avait chargée d'aller inspecter. Une rivière coulait au bas de la colline où paissaient les bêtes autour des cabanes primitives construites pour les bergers. Margaret prit avec elle plusieurs serviteurs, de l'eau, du lait, des claies préparées pour sécher les aitagés et qui pouvaient à la rigueur servir de civières et revint avec ce cortège auprès des deux corps ensanglantés. Ils étaient là toujours immobiles au milieu de la grande étendue de verdure, dans ce lit de pourpre où le soleil mettait des reflets tragiques.

Les serviteurs cafres s'empressèrent de relever les deux corps et de les étendre sur les civières improvisées. Ils n'avaient que le temps, en allant à pied, chargés de ces lourds fardeaux de regagner avant la nuit la ferme.

Margaret, élevée dans la religion de l'hospitalité si profondément empreinte au cœur et dans les mœurs du peuple boer, croyait bien ne